

Article

« Qui a peur de la forêt? Ou les véritables enjeux de la mise en valeur de la forêt tropicale pluviale. »

Rodolphe De Koninck

Cahiers de géographie du Québec, vol. 36, n° 99, 1992, p. 503-514.

Pour citer cet article, utiliser l'information suivante :

URI: <http://id.erudit.org/iderudit/022297ar>

DOI: 10.7202/022297ar

Note : les règles d'écriture des références bibliographiques peuvent varier selon les différents domaines du savoir.

Ce document est protégé par la loi sur le droit d'auteur. L'utilisation des services d'Érudit (y compris la reproduction) est assujettie à sa politique d'utilisation que vous pouvez consulter à l'URI <https://apropos.erudit.org/fr/usagers/politique-dutilisation/>

Érudit est un consortium interuniversitaire sans but lucratif composé de l'Université de Montréal, l'Université Laval et l'Université du Québec à Montréal. Il a pour mission la promotion et la valorisation de la recherche. Érudit offre des services d'édition numérique de documents scientifiques depuis 1998.

Pour communiquer avec les responsables d'Érudit : info@erudit.org

Qui a peur de la forêt? ou les véritables enjeux de la mise en valeur de la forêt tropicale pluviale

Rodolphe De Koninck
Département de géographie
Université Laval
Sainte-Foy (Québec), G1K 7P4

«Dès le XVI^e siècle, [le bois] était assez recherché pour que la forêt fût le fleuron des biens»

(Fernand Braudel, 1990, I, p. 143)

«La forêt tropicale n'est pas hostile; il n'y a pas d'inferno verde»

(Pierre Gourou, 1982, p. 91)

UN ENJEU PLANÉTAIRE MAJEUR

Dans les pays industriels du Nord, depuis quelques décennies au moins, l'on se préoccupe de plus en plus d'économiser voire de protéger les ressources de la nature, déjà largement entamées. Jusqu'à récemment, de telles préoccupations se sont surtout manifestées à l'endroit de la nature sous latitude tempérée. Mais la mondialisation des échanges et des dépendances, plus encore la reconnaissance que, bien avant les humains, la nature avait fait la preuve que la terre est une et indivisible, ont contraint les planificateurs et les décideurs à se pencher aussi sur l'état de la planète sous les latitudes tropicales. In extremis, on semble enfin reconnaître à quel point les ressources naturelles et en particulier les forêts y sont menacées.

Bien que la littérature scientifique à cet égard soit déjà abondante, les ouvrages de synthèse concernant tant la forêt tropicale elle-même que les dangers qui la menacent demeurent rares. D'où l'importance de la parution récente de deux livres tout à fait remarquables sur le sujet.

DEUX PLAIDOYERS RIGOUREUX ET CONVAINCANTS

"Tropical rain forests are one of the last great frontiers to be rolled back by the human species"

(Whitmore, 1984, p. 153)

"Here is the 'struggle for survival' at its most dramatic, evolution at its most profligate, adaptation at its most complex and intricate"

(Collins, 1990, p. 46)

T.C. Whitmore est bien connu pour ses excellents travaux sur les forêts d'Asie du Sud-Est, en particulier *Tropical Rain Forests of the Far East*, publié en 1975, puis réédité en 1984. Avec *l'Introduction to Tropical Rain Forests*, il signe un livre éminemment didactique, bien écrit et richement documenté.

Dans l'introduction il rappelle combien le développement de la biologie tout comme ceux de la biogéographie et de l'écologie au XIX^e siècle ont été influencés par la découverte des richesses des forêts tropicales par des explorateurs scientifiques. Ce fut le cas en particulier avec Alexander von Humboldt, Charles Darwin et Alfred Russel Wallace. La connaissance de ces milieux si riches de vie a bien sûr progressé depuis mais plutôt dans l'ombre. Puis, au cours des décennies récentes, alors que les forêts tropicales ont été soumises à une destruction accélérée, les préoccupations scientifiques et «populaires» à leur endroit ont connu un regain d'énergie¹.

En témoigne la remarquable convergence qui s'établit entre le *textbook* de Whitmore et l'admirable *The Last Rain Forests* préparé par une douzaine d'experts, dont T.C. Whitmore, sous la direction de Mark Collins. Ce dernier ouvrage ne compte «que» 200 pages, mais quelles pages! De grand format (23 x 29 cm), celles-ci sont truffées d'informations et d'illustrations multicolores, comprenant un large ensemble de cartes. L'oeuvre n'est pas seulement riche et séduisante, elle est également systématique et rigoureuse. On peut y voir trois parties, dont une première rassemblant cinq chapitres «introductifs», une seconde composée du seul sixième chapitre, lequel correspond à l'atlas proprement dit et une troisième et dernière résumant, là aussi en un seul chapitre, le plaidoyer pour la conservation de la forêt tropicale pluviale.

Certains lecteurs pourraient être tentés de se limiter à admirer les photos, toutes plus saisissantes les unes que les autres, qui illuminent, littéralement, ce *World Conservation Atlas*. Ils auraient tort car les textes qui les accompagnent sont eux aussi d'un intérêt exceptionnel (bien que parfois imprimés sur fond noir et alors difficiles à lire).

S'agissant de convergences de contenu entre ces deux oeuvres magistrales, quelques-unes apparaissent essentielles.

COMMENT DÉFINIR LES FORÊTS TROPICALES

Mais comment définit-on ces forêts tropicales? C'est précisément à cette définition qu'est consacré le deuxième chapitre du livre de Whitmore et le premier de *The Last Rain Forests*. Plusieurs noms et expressions sont utilisés pour en désigner les divers types, entraînant parfois quelque confusion. Whitmore rappelle que l'expression «forêt tropicale humide» englobe à la fois la forêt tropicale pluviale, aussi appelée ombrophile ou *semper virens*, et la forêt tropicale à saison sèche, aussi appelée forêt de mousson, surtout en Asie. Outre des conditions de chaleur constante (moyenne mensuelle toujours supérieure à 18°C), la forêt tropicale pluviale (*tropical rain forest*) nécessite des précipitations moyennes minimales de 100 mm (et annuelles moyennes supérieures à 2 000 mm), tout en pouvant s'accommoder de brèves périodes de sécheresse, ne dépassant pas cependant quelques jours ou semaines par année. Lorsque ces périodes de sécheresse relative (moins de 60 mm par mois) atteignent plusieurs mois, on est en présence d'une forêt dite de mousson.

La forêt *pluviale* proprement dite se retrouve dans les trois grandes régions tropicales américaine, asiatique (incluant l'ensemble de l'île de Nouvelle-Guinée) et africaine, son étendue étant cependant nettement moindre en Afrique. Ici la forêt pluviale déborde à peine au-delà de la zone équatoriale alors qu'en Amérique et en Asie elle atteint les latitudes des tropiques du Capricorne et du Cancer, débordant même ce dernier dans le nord de la Birmanie et le nord-est de l'Inde. Whitmore propose une classification des divers types de forêt tropicale *humide*, s'attardant plus particulièrement aux cas des forêts *pluviales*, tout en établissant des distinctions entre les principales formations. Dans son livre il examine les forêts pluviales *semi-semper virens* (affectées par de brèves périodes de sécheresse, mais sans véritable saison sèche), les forêts pluviales *semper virens* de plaine, celles de basse puis de haute montagne, les landes boisées et enfin trois types de forêts marécageuses ne comprenant pas, hélas, la forêt à palétuviers ou mangrove. Heureusement, celle-ci est mieux évoquée dans le livre dirigé par Collins, en particulier à travers l'exemple de la forêt des Sundarbans, dans le delta du Gange, la plus grande mangrove dans le monde.

Dans les deux livres et en particulier dans celui de Whitmore, d'excellents croquis appuient la description de la nature de la couverture forestière, notamment sa stratification ou structure étagée. Dans une section consacrée aux communautés végétales, commencent à apparaître des évocations de l'extraordinaire variété des espèces présentes dans la forêt tropicale pluviale, infiniment plus riche que les forêts des latitudes tempérées. Bien articulé par des tableaux récapitulatifs, des croquis, figures et cartes, ce chapitre donne le ton au livre. Il se termine, comme les neuf qui suivent, par un résumé des faits et interprétations essentiels.

LA DYNAMIQUE FORESTIÈRE OU LA RICHE VIE DE LA FORÊT

Les trois chapitres suivants du livre de Whitmore sont consacrés aux «habitants» de la forêt ombrophile, plus précisément les plantes et les animaux, puis aux liens qui les unissent, ce qu'il appelle joliment «the web of life», la trame de la vie. D'une façon un peu différente, mais tout aussi éloquente grâce notamment à un bel ensemble de photos, le quatrième chapitre de *The Last Rain Forests* en fait tout autant, sous le titre de «Comment fonctionnent les forêts pluviales» (*How rain forests work*). À l'ombre des «dais supérieurs» (Pierre Gourou) formés par le feuillage des grands arbres, apparaissent les épiphytes et les lianes entourant et unissant ces arbres, trop souvent dépourvus de racines profondes et ne tenant parfois debout que grâce à ces liens et à des racines de contreforts qui leur donnent un air pattu si caractéristique. Toute «équatoriale» que soit la forêt ombrophile, elle n'en est pas pour autant dépourvue de rythmes saisonniers. Ceux-ci concernent autant la croissance que la chute des feuilles et la floraison, certaines espèces d'arbres, cependant, telles les diptérocarpacées d'Asie tropicale, ne connaissant même pas une floraison annuelle, mais seulement quelques-unes par décennie.

Avec ou sans rythme saisonnier, la flore des forêts ombrophiles est d'une diversité tout à fait exceptionnelle et elle est donc fréquemment évoquée et répertoriée dans les deux livres. En moyenne, ces forêts comptent entre 50 à 200 espèces d'arbres à l'hectare, les forêts tempérées en comptant rarement plus de 10 (Collins, p. 62). Whitmore (p. 151) cite même le cas d'un hectare de forêt péruvienne où l'on a recensé 283 espèces d'arbres parmi 580 troncs d'un diamètre minimum de 0,1 mètre!

Quant à la richesse de la faune de la forêt tropicale, peu évidente de l'extérieur et pendant les heures chaudes de la journée, elle devient vite apparente à celui qui s'aventure à l'ombre de l'épais couvert végétal. Dans une fraîcheur relative, empreinte d'une grande humidité, il percevra alors les traces et les bruits d'une vie intense, notamment celle des insectes et des oiseaux. La richesse des espèces végétales et animales est d'autant plus étonnante qu'elle est fortement marquée par l'endémisme. Ainsi, il n'est pas rare que plusieurs espèces d'arbres et de papillons, par exemple, vivant dans une forêt donnée ne couvrant que quelques hectares, soient introuvables ailleurs. Une telle particularité, propre à toutes les forêts ombrophiles, a des implications considérables sur la façon dont les réserves génétiques végétales et animales de la planète doivent être gérées.

Les animaux de la forêt tropicale s'y répartissent d'une façon spécialisée: à chacun son espace, voire sa niche. Cette division des aires de vie s'établit essentiellement selon un axe vertical et en fonction des heures de la journée, certains animaux étant plus actifs le jour, d'autres la nuit. Whitmore explique bien (voir notamment le croquis 4.4, p. 61) comment les espèces animales ont été amenées à adapter leur comportement pour mieux se répartir les ressources alimentaires de la forêt. La sympatrie (affinité pour un même espace) des espèces peut devenir très nuancée. Ainsi, dans une forêt du Gabon, cinq espèces de primates

se répartissant les étages d'un même espace forestier en fonction de leurs préférences nutritives.

Dans les deux livres et notamment dans le cinquième chapitre de celui de Whitmore, on trouve des explications et des illustrations des liens de dépendance unissant les espèces végétales et animales non seulement au strict plan alimentaire mais aussi au niveau de la reproduction. Ainsi sont évoqués de façon détaillée les multiples opérations et parcours auxquels, bien inconsciemment certes, se prêtent les animaux — tels les insectes, oiseaux, chauves-souris, même les poissons dans les forêts marécageuses ou amphibies — pour disséminer le pollen et les graines. Multiples et complexes, les symbioses entre les espèces sont elles-mêmes parfois si spécifiques et si endémiques que la disparition de l'une d'entre elles peut entraîner une réaction en chaîne désastreuse.

Une récapitulation de l'histoire des forêts est également présentée dans les deux livres, en particulier dans le sixième chapitre de Whitmore. Celui-ci débute par une belle citation tirée du *Malay Archipelago* de Wallace (1869), évoquant la séparation des espèces de part et d'autre du détroit de Lombok, en Indonésie, là où passe désormais la ligne dite de Wallace. Suit alors un exposé de paléogéographie et de paléoclimatologie reposant sur, entre autres, une évocation claire de la théorie de la tectonique des plaques, dont l'auteur affirme qu'elle est reconnue comme un «fait accompli». Les divers continents et grandes régions du monde n'ont pas tous été affectés de la même façon par les périodes de sécheresse ayant prévalu pendant l'ère tertiaire, ce qui expliquerait la plus ou moins grande richesse en espèces des uns et des autres, comprenant la pauvreté relative de l'Afrique. Mais partout la forêt pluviale tropicale produit des masses considérables de matière végétale, par année entre 25 à 30 tonnes de nouvelles pousses à l'hectare, ce qui correspond au triple de la productivité d'une forêt coniférienne boréale, ou le double de celle d'un forêt de chênes (Collins, p. 57). Croissant sur des sols généralement très pauvres, la forêt sempervirente puise toute son essence d'abord dans l'énergie solaire considérable et les fortes pluies mises à sa disposition; ensuite dans les effets de la décomposition de cette abondante masse végétale. Sous l'action des «décomposeurs», tels les termites et les champignons, celle-ci génère les éléments nutritifs, tels l'azote, le phosphore et le fer nécessaires aux plantes et aux animaux.

Bien articulé par un ensemble de graphiques, photos et tableaux taxonomiques, le septième chapitre du livre de Whitmore, l'un des plus longs du volume, est précisément consacré à la «dynamique forestière» (*forest dynamics*). L'auteur évoque d'abord les conditions climatiques qui prévalent à l'intérieur des forêts: la luminosité, les températures et le degré d'humidité varient considérablement à travers les étages et en fonction de l'importance des clairières ou trouées (*gaps*) qui l'aèrent. Ce sont ces ouvertures, appelées chablis lorsqu'elles sont créées par la chute des grands arbres, qui favorisent le développement des espèces pionnières, celles qui servent de fer de lance à la forêt secondaire. De telles espèces, s'élançant vers la lumière, croissent très vite. [C'est le cas notamment de *l'ochroma lacopus* ou balsa qui peut gagner jusqu'à six mètres par année! (p. 127)]. Sous leur protection, les espèces climaciques, celles qui vont recomposer la forêt primaire, reprennent leur croissance. Plus lente, celle-ci donne des bois durs et

lourds. En fin de compte les forêts les plus riches en espèces sont précisément celles qui combinent des ensembles primaire et secondaire. Le relais entre les deux types est essentiel à la reproduction de la forêt. La régénérescence périodique de la forêt climacique repose sur la capacité des espèces pionnières à lui ouvrir la voie, les graines de ces espèces pouvant survivre, enfouies dans le sol, sous la fraîcheur ombragée du grand couvert arbustif, attendant l'appel de la lumière et de la chaleur. La reconnaissance de ce compromis de reproduction est indispensable à une saine exploitation de la forêt pluviale.

IMPORTANCE VITALE ET FRAGILITÉ DE LA FORÊT PLUVIALE

En effet, un prélèvement même sélectif des seuls grands arbres doit se réaliser sans dégâts importants au niveau du sol, là où réside l'avenir de la forêt, c'est-à-dire dans les banques de semences. La coupe des arbres nécessite d'autant plus de soin qu'étant donné l'extraordinaire diversité des espèces, même dans un territoire restreint, les arbres d'une même espèce sont dispersés. Pour les atteindre, il faut donc déranger « beaucoup de monde ». Whitmore souligne ainsi que les dommages causés à la forêt se mesurent plus par le nombre et la nature des arbres abattus que par la quantité de bois effectivement prélevée.

Parmi les nombreux sujets traités, toujours dans ce septième chapitre riche en rebondissements, il faut compter la question du rôle des incendies naturels, ces créateurs de clairières, dans la régénérescence des forêts: tout comme le problème des incendies accidentels. Cela comprend le cas désormais célèbre du Grand Feu de Bornéo (*Great Fire of Borneo*). Au cours des premiers mois de 1983 un gigantesque incendie ravagea plus de trois millions d'hectares de forêts dans la province indonésienne du Kalimantan oriental et plus d'un million d'autres dans l'état malaysien du Sabah; au total, une superficie équivalente à celle de la Suisse ou à huit fois celle de l'île d'Anticosti! La cause: une exploitation forestière abusive en période de déficit pluviométrique exceptionnel.

La mise à feu de la forêt, voilà une question cruciale, évoquant le rôle de ceux qui pratiquent l'agriculture sur brûlis, tant les essarteurs proprement dits que les colons. Whitmore aborde cette question dans son huitième chapitre, consacré aux cycles nutritifs de la forêt, alors que dans le livre édité par Collins le cinquième chapitre est entièrement consacré aux peuples de la forêt. S'agissant des essarteurs, ceux-ci demeurent nombreux, tout particulièrement en Asie du Sud-Est. Bien que plusieurs études sérieuses aient démontré à quel point leur mise en valeur rotative de champs n'est généralement pas prédatrice², le vieux préjugé colonial à l'endroit des essarteurs a la vie dure³, comme le rappelle Whitmore (p. 134). Certes, l'agriculture sur brûlis peut être destructrice⁴, si les règles de l'art ne sont pas respectées, en l'occurrence une jachère suffisamment longue, de plusieurs années, voire deux ou trois décennies, permettant la reconstitution de la forêt secondaire.

Ce n'est évidemment pas ainsi que les choses se passent lorsque la forêt pluviale est offerte aux colons qui l'attaquent par le feu. Car ces derniers ne pratiquent pas vraiment la culture rotative d'espaces forestiers temporairement dégagés de leur couvert arbustif, mais détruisent généralement la forêt, dans l'intention de la remplacer définitivement par l'ager.

Whitmore rappelle à quel point la couche d'humus est mince sous l'imposante masse végétale de la forêt pluviale. Les sols sont en fait peu fertiles, fragiles et éphémères, facilement soumis au lessivage et à l'érosion advenant un retard prolongé dans la reconstitution du couvert arbustif. Malgré leur complexité, les cycles des nutriments de la forêt pluviale sont bien expliqués à l'aide de croquis explicites (p. 137). À superficie égale infiniment plus importante que celle des forêts tempérées — énergie solaire et pluviométrie équatoriales obligent —, la biomasse atteint jusqu'à 500 tonnes à l'hectare. La mise en valeur des ressources de la forêt pluviale, y compris ses sols fragiles, nécessite une bonne connaissance de ses exigences nutritives, ce qui est généralement le cas parmi les agriculteurs-nomades de la forêt. Ainsi, comme il est souligné dans les deux livres, de nombreux peuples sédentaires d'Asie et d'Amérique, vivant en bordure de la grande forêt ombrophile y ont pratiqué une agroforesterie efficace bien avant la lettre.

Le second chapitre de *The Last Rain Forests* est particulièrement original en ce qu'il souligne l'importance des ressources de la forêt pluviale pour la vie sur terre, dont celle de l'humanité. On y rappelle que l'Europe a été en bonne partie déboisée avant même la révolution industrielle, notamment par les grands défrichements⁵, sans que les conséquences écologiques aient été désastreuses. Mais les effets d'une déforestation équivalente dans le monde tropical seraient infiniment plus graves, les forêts ombrophiles étant qualitativement différentes de celles qui s'élevaient jadis ou qui croissent encore aujourd'hui sous les latitudes tempérées. Premièrement, elles sont beaucoup plus fragiles et, deuxièmement, la dépendance de l'humanité à leur égard est beaucoup plus grande.

La fragilité écologique des forêts tropicales pluviales tient à ce que leurs sols sont généralement pauvres et minces et donc très vulnérables à l'érosion. En cas d'absence de couvert forestier, les fortes pluies équatoriales les emportent, ce qui fort souvent transforme un paysage riche de vie végétale et animale en terre aride, à peine propice à la culture. Bref, pour freiner la puissance de frappe des pluies tropicales, rien n'est aussi efficace que la forêt sempervirente.

Celle-ci est encore largement habitée, beaucoup plus que ne l'a jamais été la forêt tempérée, elle-même nettement moins riche en ressources floristiques et fauniques et qui, bien que fréquentée et utilisée par les humains, a moins souvent joué le rôle de terre de résidence exclusive. Les forêts tropicales pluviales sont habitées depuis au moins 39 000 ans à Bornéo et 12 000 ans en Amazonie; dans l'ensemble du monde, leur population actuelle s'élève encore à quelque 50 millions de personnes (p. 28). Ces peuples de la forêt sont partout menacés, soit par l'avancée des fronts d'exploitation forestière, soit par celle des fronts de colonisation agricole, qui souvent suivent la trace des forestiers. Mais les résidents de la forêt ne seraient pas les seuls à souffrir d'une destruction de leur habitat. C'est

en réalité l'ensemble des équilibres écologiques concernés par la circulation de l'eau sur la terre qui seraient menacés. En accueillant des quantités considérables de pluie, les retenant puis les redistribuant tant au sol que dans l'atmosphère par l'évaporation, la forêt sempervirente occupe une place essentielle dans le cycle de l'eau tout comme dans celui du carbone.

De plus, la forêt ombrophile contient, outre ses bois, des ressources considérables encore largement inexploitées. En fait, la valeur commerciale des produits renouvelables de cette forêt, qu'il s'agisse des résines, latex, plantes nourricières, médicinales ou autres est largement supérieure à celle des seuls bois pour lesquels souvent on la détruit. Alors que partout l'agriculture se spécialise dangereusement et que 75 % de la production alimentaire mondiale repose sur 8 cultures, plus de 1 650 plantes de la forêt ombrophile peuvent encore être mises en valeur. Le potentiel des espèces (tels ces quelque 30 millions d'espèces d'insectes!) et des gènes qui se reproduisent dans cette forêt est immense non seulement pour l'agriculture mais pour l'industrie pharmaceutique. Ses ressources sont parfois bien connues par les communautés qui les habitent. De plus, depuis deux ou trois siècles, les hommes ne se sont pas gênés pour transférer telle ou telle plante d'une région tropicale à l'autre, l'exemple le plus célèbre étant bien sûr l'hevea brasiliensis, l'arbre à caoutchouc implanté au début du siècle en Asie du Sud-Est. Mais plus souvent, le contenu de cette «bibliothèque génétique de la planète» (*the world's genetic library*, p. 32) reste largement à découvrir.

UN REMARQUABLE ATLAS DES FORÊTS PLUVIALES

Le sixième chapitre de *The Last Rain Forests*, occupant à lui seul plus du tiers du volume, est réservé à un inventaire des forêts ombrophiles dans le monde. Il s'agit en fait de dossiers contenant des descriptions, des inventaires, hélas rarement comparables dans le temps et l'espace, et de cartes représentant la répartition des forêts en question sur une base régionale. Quatre types de forêts y sont représentés: la forêt pluviale de plaine; la mangrove; la forêt pluviale de montagne; et, contribution particulièrement originale, les forêts pluviales disparues (*Former Rain Forest*). Le bilan est à la fois somptueux et inquiétant: la forêt pluviale est encore largement répandue, mais partout elle régresse rapidement.

Une première carte mondiale montre que, outre plusieurs petits pays insulaires de la mer Caraïbe et du Pacifique, on peut compter, du Mexique à l'Australie, en passant par le Brésil, le Zaïre et l'Indonésie, pas moins de 70 pays possédant encore des forêts pluviales. Mais leur importance relative et leur état varient considérablement, en fonction de leur histoire propre et surtout des menaces contemporaines qui les cernent. Ainsi, dans les îles de la Caraïbe, pour la plupart fort densément peuplées, la destruction est très avancée. Au Brésil, qui recèle encore la plus grande banque de forêts pluviales au monde, le ranching et la colonisation agricole sont à l'origine d'une destruction d'une ampleur inégalée dans l'histoire.

Mais le taux de déforestation actuelle le plus rapide se trouve dans l'ensemble des pays d'Asie du Sud-Est où, à ces mêmes facteurs et en particulier à la progression des fronts pionniers agricoles, s'ajoute la coupe du bois. Au cours des trois dernières décennies, celle-ci a fait des ravages tels que dans certains cas des mesures législatives ont dû être prises pour freiner voire interdire l'exportation des bois non traités. Qu'à cela ne tienne, la demande japonaise et coréenne et les profits attachés à sa satisfaction sont tels que les pays les plus dangereusement déboisés refilent alors la responsabilité de production à leurs voisins⁶. C'est notamment le cas de la Thaïlande dont les entrepreneurs orchestrent de façon plus ou moins légale la coupe du bois en Birmanie et au Viêt Nam. Ce dernier revient de loin quand on pense aux énormes destructions causées pendant plus d'une décennie par les bombardements américains non seulement à ses forêts mais à l'ensemble de son terroir⁷. Les forêts pluviales du Viêt Nam ne sont pas les seules en péril. D'ailleurs les dirigeants de ce pays semblent résolus à relever le défi de la reforestation.

LES VÉRITABLES ENJEUX OU L'HYPOTHÈSE TERRITORIALE

«Pourquoi la loi de la civilisation s'est-elle dès le départ définie en opposition aux forêts?»

«En se retournant contre sa matrice et en partant à la conquête du monde, l'administration civile romaine partit aussi en guerre contre les grandes forêts du monde antique»

«Jusqu'alors les Anglais s'étaient généralement félicités de leurs destructions, car ils voyaient dans les bois des obstacles au progrès et des refuges pour bandits et autres dégénérés»

«En domestiquant la puissance de la végétation, l'agriculture domestiqua aussi ceux qui en vivaient»

(Robert Harrison, 1992, pp. 18, 86, 157 et 284)

Là comme ailleurs les pressions de la croissance démographique et les besoins en terres agricoles qu'elles génèrent, associées aux demandes du marché mondial pour les bois tropicaux s'accroissent. À cet égard, le discours officiel est tout à fait étonnant. Tant aux Philippines où la déforestation a été considérable pendant les années 1960 et 1970 que dans l'immense Indonésie et en Malaysia, trois pays où les fronts pionniers et la colonisation agricole tant spontanée que planifiée sont particulièrement actifs, on accuse les peuples de la forêt d'être les principaux responsables de son recul. On peut entendre le même discours en Birmanie, en Thaïlande, au Laos, au Viêt Nam et même au Cambodge. Pourtant la vaste majorité des peuples d'essarteurs a toujours cultivé la forêt avec respect et science comme l'a si bien montré Boulbet (1975 et 1984). Généralement, lorsqu'ils «mangent» la forêt, pour reprendre l'expression de Condominas (1974), c'est pour mieux la reconstituer.

Non, pour bien comprendre les enjeux et les responsabilités, il semble plus utile d'examiner le problème sur une base plus fondamentale, qui tienne compte des leçons de l'histoire. L'une de ces leçons relève de ce que j'appelle le compromis territorial, celui qui s'établit entre l'État et la paysannerie. Les exemples sont nombreux à travers le monde de cas d'expansion et de consolidation territoriale relevant d'une association entre des paysans et des représentants de l'élite religieuse, militaire et éventuellement civile. Les premiers sont à la recherche d'un lieu de vie ou de survie, d'un espace à mettre en valeur, où s'établir, se fixer. Les seconds, qui exercent ou finissent toujours par exercer le pouvoir d'État, sont à la recherche d'un territoire à gouverner. Les paysans fournissent aux gestionnaires une légitimité territoriale, ceux-ci assurant en contrepartie cet encadrement dont ont si souvent besoin les communautés pionnières en voie de sédentarisation, en mal de devenir ou de redevenir des communautés paysannes proprement dites.

Les peuples de la forêt sont tout sauf des paysans, même si de les désigner ainsi, comme le fait Boulbet, n'est pas dépourvu d'élégance. Tout comme les nomades du désert, ils répondent mal aux exigences de l'État territorial qui «... est panoptique, il aime voir ceux qu'il aime et surtout ceux qu'il n'aime pas» (Brunet, 1990, p. 63). On a souligné ailleurs le rôle de la paysannerie comme fer de lance territorial de l'État (De Koninck, 1986). Cette fonction, comme tend à le démontrer une large étude actuellement en cours, possède des implications quant à l'avenir de la forêt pluviale. L'État se doit de gérer la forêt non seulement pour sa valeur économique, mais aussi pour sa valeur foncière, celle d'un espace à gérer. Il n'en a peut-être pas peur, mais il souhaite de toute évidence la surveiller de près⁸. Quitte à solutionner plusieurs problèmes à la fois dont celui de l'établissement d'une nouvelle paysannerie qui lui soit fidèle, ou du moins certes plus contrôlable que les nomades de la forêt. Bien sûr cette proposition, qui se veut connexe à celle évoquée plus haut concernant la raison d'être territoriale de l'agriculture paysanne, reste à vérifier⁹. Outre le fait qu'elle pourrait contribuer à la théorie des frontières, laquelle mériterait d'être plus spécifique sur cette question, bien que Foucher en ait évoqué l'importance (1991, p. 28), sa vérification ou simplement son examen pourraient contribuer à une meilleure compréhension des enjeux qui entourent l'avenir des forêts tropicales pluviales.

Celles-ci ne sont pas irrémédiablement condamnées, comme le soulignent à plusieurs reprises tant Collins que les divers auteurs ayant contribué à la production de *The Last Rain Forests*. Ni leur disparition, ni leur recul excessif ne sont immuables. Elle sont renouvelables. À l'humanité de saisir sa chance. Mais pour que les forêts demeurent, il importe de mettre dans la balance tous les acteurs, dont ceux qui vivent de la terre, tant sous le couvert forestier qu'à son orée.

NOTES

- 1 Voir, par exemple, l'article d'Edward O. Wilson dans le numéro de décembre 1991 du *National Geographic* et celui de John Laird dans *Notre Planète*, également en 1991.
- 2 Voir, par exemple, les travaux de Spencer (1966), Sellato (1989) ou Rousseau (1990).

- 3 Voir, par exemple, Ooi (1987).
- 4 C'est le cas notamment de celle pratiquée par les Hmong, tant dans le nord de la Thaïlande qu'au Laos et au Viêt Nam (Kunstadter, 1988).
- 5 Sur cette question, on consultera avec profit Duby (1977), *L'économie rurale et la vie des campagnes dans l'Occident médiéval*, en particulier, dans le premier volume, le livre II consacré à l'expansion territoriale de l'agriculture du XI^e au XIII^e siècles.
- 6 Les manoeuvres et combines qui président au dépouillement des aires forestières d'Asie du Sud-Est tout comme les problèmes qui en résultent, font l'objet de bien des études dont certaines particulièrement critiques. Voir notamment Davidson *et al.* (1985) Hurst (1990) et le World Rainforest Movement (1990).
- 7 Sur cette question, voir notamment Louise Brown (1991, p. 197).
- 8 Sur cette question, voir Corvol (1987).
- 9 Elle sera plus largement débattue dans le cadre d'un livre actuellement en préparation, dont le titre provisoire est *Pourquoi les paysans? La paysannerie, l'État et le compromis territorial*. Ce projet bénéficie de l'appui du Conseil des Arts du Canada (bourse Killam n° 900-89-0107/7).

BIBLIOGRAPHIE

Sources principales

- WHITMORE, T.C. (1990) *An Introduction to Tropical Rain Forests*. New York, Oxford University Press, 226 p.
- COLLINS, Mark, ed. (1990) *The Last Rain Forests. A World Conservation Atlas*. New York, Oxford University Press, 200 p. [Également disponible en français, sous le titre de *Les forêts tropicales*. Paris, Éditions Solar et Éditions du Club France Loisirs].

Autres sources citées ou utiles

- AVÉ, Jan B. et KING, Victor B. (1986) *People of the Weeping Forest. Tradition and Change in Borneo*. Leiden, National Museum of Ethnology.
- BRAUDEL, Fernand (1990) *L'identité de la France*, 3 vol. Paris, Flammarion.
- BOULBET, Jean (1975) *Paysans de la forêt*. Paris, École française d'Extrême-Orient.
- (1984) *Forêts et pays*. Paris, École française d'Extrême-Orient.
- BRUNET, Roger et DOLLFUS, Olivier (1990) *Mondes nouveaux. Géographie universelle*. Paris/Montpellier, Hachette/Reclus.
- CONDOMINAS, George (1974) *Nous avons mangé la forêt de la Pierre-Génie Gbo*. Paris, Flammarion.
- CORVOL, André (1987) *L'Homme aux bois. Histoire des relations de l'homme et de la forêt. XVII^e-XX^e siècles*. Paris, Fayard.
- DE KONINCK, Rodolphe (1986) La paysannerie comme fer de lance territorial de l'État. *Cahiers des Sciences Humaines*, 22(3-4): 355-370.
- DENSLow, Julie Sloan et PADOCH, Christine, eds, (1988) *People of the Tropical Rain Forest*. Berkeley, University of California Press.
- DAVIDSON, J., THO Yow Pong et BIJLEVELD, Maarten, eds, (1985) *The Future of Tropical Rain Forests in Southeast Asia*. Gland (Suisse), International Union for Conservation of Nature and Natural Resources. (Réédition du supplément de *l'Environmentalist*, vol. 5, 1985).
- DUBY, Georges (1977) *L'économie rurale et la vie des campagnes dans l'Occident médiéval*, 2 vol. Paris, Flammarion (édition originale en 1962 aux Éditions Montaigne, Paris).
- FOUCHER, Michel (1991) *Fronts et frontières. Un tour du monde géopolitique*. Paris, Fayard (nouvelle édition).

- GOUROU, Pierre (1982) *Terres de bonne espérance. Le monde tropical*. Paris, Plon.
- GUERREIRO, Antonio et COUDERC, Pascal, éd(s), (1991) *Bornéo*. Paris, Autrement.
- HARRISON, Robert (1992) *Forêts. Essai sur l'imaginaire occidental*. Paris, Flammarion.
- HURST, Philip (1990) *Rainforest Politics. Ecological Destruction in South-East Asia*. Londres, Zed Books.
- JACOBS, Marius (1987) *The Tropical Rainforest. A First Encounter*. Berlin, Springer-Verlag.
- KING, David et RANCK, Stephen (1982) *Papua New Guinea Atlas. A Nation in Transition*. Australia (CHECK), Robert Brown and Associates.
- KUNSTADTER, Peter (1988) Hill People of Northern Thailand. In Denslow et Padoch, pp. 93-110.
- LAIRD, John (1991) Les forêts hygrophiles tremblantes du Sud-Est asiatique. *Notre Planète*, 3(4): 4-11.
- LOMBARD, Denys (1974) La vision de la forêt à Java. *Études Rurales*, 53-56: 474-485.
- MACKINNON, John (1975) *Bornéo*. Amsterdam, Time-Life.
- MASSARD, Josiane (1983) *Nous gens de Ganchong. Environnement et échanges dans un village malais*. Paris, Éditions du Centre national de la recherche scientifique.
- OOI, Jin Bee (1987) *Depletion of the Forest Resources of the Philippines*. Singapour, Institute of Southeast Asian Studies.
- ROUSSEAU, Jérôme (1990) *Central Borneo. Ethnic Identity and Social Life in a Stratified Society*. New York, Oxford University Press.
- SELLATO, Bernard (1989) *Nomades et sédentarisation à Bornéo*. Paris, Éditions de l'École des Hautes Études en sciences sociales.
- SPENCER, J.E. (1966) *Shifting Cultivation in Southeastern Asia*. Berkeley et Los Angeles, University of California Press.
- WALLACE, Alfred Russel (1869) *The Malay Archipelago. The Land of the Orang-Utan and the Bird of Paradise. A Narrative of Travel with Studies of Man and Nature*. Londres, Macmillan (Réédition en 1983 par Graham Brash, à Singapour).
- WHITMORE, T.C. (1984) *Tropical Rain Forests of the Far East*. Seconde édition. Toronto, Oxford University Press.
- WILSON, Edward O. (1991) Rain Forest Canopy. The High Frontier. *National Geographic*, 180(6): 78-107.
- WORLD RAINFOREST MOVEMENT (1990) *Rainforest Destruction. Causes, Effects and False Solutions*. Penang, World Forest Movement.